



Edito

A quel printemps doit-on s'attendre ?

Pendant que les matons se mobilisent pour leur « sécurité », en faisant oublier que c'est au dépend des prisonniers qu'ils enferment, frappent, torturent, que leurs revendications s'établissent, et que leur mouvement même empire de manière inacceptable le sort des prisonniers,

Au moment où la dite victoire contre l'aéroport de Notre Dame des Landes est fêtée par certains alors même qu'elle consacre la défaite de la lutte contre « son monde » qui était censée en faire la pertinence offensive,

Alors que peut-être un mouvement va s'initier contre l'école et sa réussite qui passe par la sélection et l'apprentissage de l'obéissance,

La bibliothèque propose des discussions ou séances de travail ouvertes sur la prison (le 6 avril), l'école (le 10 avril), et puis sur ce qui peut faire la vitalité subversive des luttes et comment les tensions et conflits qui les traversent peuvent se trouver figés en identités victimaires à partir du moment où la perspective d'une confrontation globale s'est perdue (le 16 mars). Parce qu'on est aussi tenaces que l'époque l'impose, on poursuivra aussi la critique du documentaire sur « l'Histoire de l'anarchisme » en examinant le traitement de l'épisode de Haymarket (le 2 mai), ainsi que la réflexion autour de la « non-mixité » en tant que proposition politique à travers l'histoire de la Ligue des Travailleurs Noirs Revolutionnaires à Détroit dans les années 60/70 (le 19 mai). Après la déferlante médiatique «#balance ton porc», on propose de parler de sexisme et de liberté en amour, en faisant une plongée dans le temps et le lieu avec *Eros+Massacre* et la revue *Seito* (le 21 avril).

Le dimanche à 16h30, on continue à lire, discuter, réfléchir ensemble à partir de textes variés et à y puiser de l'air pour ouvrir des brèches dans ce monde qui s'éternise de manière irrespirable.

Et puis à l'occasion du ciné-club, un lundi sur deux à 19h, l'image et la fiction nous permettront d'imaginer comment ce monde peut être détruit par des gros monstres mélancoliques dont l'indifférence n'a d'égal que notre désir d'en finir pour qu'enfin autre chose commence.

Un samedi sur deux à partir de 16h ont lieu des projections par, pour et avec des enfants. Il n'est pas inimaginable que les adultes aussi s'y intéressent, s'ils savent où ils mettent les pieds et laissent les enfants regarder, penser et parler.

Les permanences du jeudi (17h - 20h) et du samedi (16h - 19h) sont l'occasion de se rencontrer, de discuter, de questionner, et de proposer des pistes ou des projets qui pourront prendre place dans ce lieu.



C'est avec une patience sans illusion et une détermination pleine d'espoir qu'on propose ici quelques occasions de reprendre en main des morceaux de passé et des bouts de présents. Toute initiative qui irait dans ce sens sera bienvenue et pourra venir compléter ce programme.

lesfleursarctiques.noblogs.org | lesfleursarctiques@riseup.net

Programme de mars à mai 2018

Les Fleurs Arctiques
45, rue du Pré Saint-Gervais, 75019 Paris
M Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

lesfleursarctiques.noblogs.org | lesfleursarctiques@riseup.net

Permanences
Jeudi 17h - 20h
Samedi 16h - 19h

Ciné-club
Lundi tous les 15 jours - 19h

Groupes de lecture
Dimanche - 16h30
Samedi tous les 15 jours - 16h

Projection enfants

Des enfants et des films aux Fleurs Arctiques

Venez nombreux aux Fleurs Arctiques au ciné-club pour les grands petits et les petits grands. Venez aux Fleurs Arctiques pour voir des films, en discuter et les choisir, de nombreux thèmes et discussions sont possibles. Là, on propose de s'inspirer du ciné-club des adultes sur les gros monstres et de choisir des films sur le thème : "qu'est-ce qui fait qu'un monstre est un monstre ?".

Ciné-club enfants : un samedi sur deux à 16h à partir du 10 mars
présentation par les premiers intéressés, en non-mixité

Cycle sur les kaiju

Pourquoi regarder ensemble des films de gros monstres, ou kaiju eiga, du nom de ces films de genre qui, après King Kong en 1933, deviendront à partir du premier Godzilla (1954) une spécialité japonaise ? Pour le plaisir, d'abord, celui des effets spéciaux, du carton pâte et des maquettes, pour la magie du gigantisme. Et puis parce que ces gros monstres viennent des abysses ou du plus profond de la terre pour renvoyer à l'humanité l'image incarnée de la crainte que lui inspire son propre orgueil, sa propre démesure. Les ravages des Kaiju sont la réalisation fatale de la nécessité de détruire un monde qui sans eux n'en finirait pas de perdurer, et finit grâce à eux par s'écrouler dans une apocalypse cathartique. *Kaiju* (que l'on prononcera kaizyū) signifie littéralement « bête étrange » ou « bête mystérieuse ». Il s'agit donc d'un terme japonais pour désigner des créatures étranges, particulièrement les monstres géants des films japonais appelés *kaiju eiga*. La notion japonaise de monstre étant différente de celle des européens, un kaiju est plutôt vu comme une force de la nature devant laquelle l'homme est impuissant et non pas comme une force du mal. Le kaiju n'est pas issu de l'univers religieux, ce n'est pas un démon et il n'est pas nécessairement mauvais ni bon.

Les kaiju et autres monstres géants peuvent être compris au sens large : de Godzilla à King-Kong en passant par Mothra, King Ghidorah, Gamera, Pulgasari, ou encore pour aller plus loin Moby Dick, les Anciens de Lovecraft, le monstre marin de *Phèdre* ou le Béhémoth et le Léviathan bibliques. Avec les kaiju, nous pouvons constater l'incroyable balancier entre divertissement et politique, analyser les allers et retours permanents entre « culture populaire » japonaise de la seconde moitié du XXe siècle et réappropriation et détournement de l'imaginaire collectif et de la culture post-traumatique des attaques nucléaires d'Hiroshima et Nagasaki, se croisant péle-mêle avec des volontés de réalisateurs ou de producteurs d'exprimer une critique avec plus ou moins de sincérité et de réussite. Beaucoup de films de kaiju ont été des films d'exploitation assez grotesques, ce qui n'enlève rien à leur charme de série Z et au plaisir du connaisseur.

De la série Z à budget fracassé au blockbuster léché de studio, il n'est pas difficile non plus de voir les kaiju eiga comme des odes jouissives à la sauvagerie, comme des critiques à la fois sérieuses et grotesques de la civilisation et de la normalité, des critiques pas moins destructrices que celles d'un anarchiste qui fut lui-même décrit en son temps comme un monstre géant et destructeur déferlant sur l'Europe qui tenait son Godzilla légendaire en la figure de Bakounine. Et si les kaiju n'étaient autres que des métaphores oniriques d'un désir de destruction, de révolution ? Lorsque Bakounine, Déjacque et Proudhon invoquaient Satan comme figure de la révolte fondamentale contre ce monde, c'était déjà l'idée du kaiju qui frémissait d'exister. Décrit par le révolutionnaire russe comme « le génie émancipateur de l'humanité » et « la seule figure vraiment sympathique et intelligente de la Bible », Satan est identifié à la révolte qu'il symbolise. Nous voyons ici en Godzilla et ses acolytes mastodontesques un souffle symbolique similaire. Et d'ailleurs, Tokyo après Godzilla n'est pas si loin des ruines de 1871 à Paris après le passage incendiaire des communards.

Peut être bien, donc, que si King-Kong, Mothra et Godzilla ne sont pas effrayés par les ruines, c'est qu'ils portent dans leur cœur un monde nouveau.

King Kong
Merian Caldwell Cooper et Ernest Beaumont Schoedsack, 1933, vostfr, 1h40
lundi 5 mars - 19h

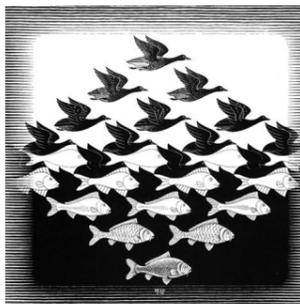
Monsters
Gareth Edwards, 2010, vostfr, 1h33
lundi 2 avril - 19h

Shin Godzilla
Hideaki Anno et Shinji Higuchi, 2016, vostfr, 2h
lundi 30 avril - 19h

vendredi 16 mars à 19h

On ne va pas attendre la Révolution pour faire la révolution...

Que faire de la notion de "lutte dans la lutte" ?



Le mythe du Grand Soir a vécu. Sa fin emporte avec elle le Parti qui le prépare, son programme, ses étapes, l'obéissance de ses militants à sa ligne, et, plus fondamentalement, l'idée que c'est plus tard que se résoudra le problème des rapports de dominations et d'autorités dont ce monde est fait. Mais on ne va pas attendre la Révolution pour ouvrir des possibilités d'émancipation. Alors que faire quand il n'est plus question d'obéir en attendant un futur radieux ? Décréter qu'on abolit l'autorité et les rapports de pouvoir pour échapper à ce monde ? C'est tomber dans l'illusion de l'alternative et éluder la question révolutionnaire. En pensant échapper à ce monde, on y construit son nid, et c'est à la révolution qu'on échappe. Faire valoir l'exigence fondamentale que changent

les rapports de domination et de pouvoir ici et maintenant ne peut se réaliser que dans la perspective d'une conflictualité globale avec l'existant, donc dans une perspective révolutionnaire. Et, réciproquement, cette conflictualité globale contient en elle des luttes internes contre les rapports de domination et de pouvoir qui s'y reproduisent. C'est ce que signifie sans doute la notion de « lutte dans la lutte ». Face à ce constat, notre drôle d'époque propose une drôle de porte de sortie (sortie de la perspective révolutionnaire qui implique sans doute trop de risques et de plongée dans l'inconnu pour le rapport au monde « assurantiel » qui se généralise). C'est l'idée qu'on pourrait s'impliquer dans les luttes internes à la perspective révolutionnaire, sans se soucier de la question révolutionnaire. Les luttes dans la lutte, mais sans la lutte, en somme. Se libérer des rapports de pouvoir et de domination sans la révolution, voilà ce que propose aujourd'hui la post-modernité triomphante à une époque qui n'attendait qu'elle pour tenter de mettre fin aux souffles révolutionnaires qui avaient traversé jusque là l'humanité et son histoire. C'est cette question qu'on propose de discuter, à partir d'une contribution à la réflexion en cours autour des Mujeres Libres dans la révolution espagnole et de la question de la « non-mixité », à lire sur notre site lesfleursarctiques.noblogs.org.

vendredi 6 avril à 19h

Comme un chien enragé

"Le véritable problème en prison, c'est la prison."



A travers l'écoute d'un document audio (22") réalisé à partir d'une lettre anonyme d'un détenu qui nous invitait à « visiter » la prison de la Santé à Paris, en 2011*, nous proposons de discuter des conditions de détention actuelles en France, au moment où les matons font entendre leurs plaintes assourdissantes de geôliers qui voudraient que leur activité mortifère se déroule en toute sérénité ; et alors que, depuis des décennies, l'État prévoit sans cesse de nouvelles places de prison et construit les bâtiments high tech qui vont avec cette bonne gestion. Un enfermement qui sert à la fois de menace et de punition pour une partie

de plus en plus nombreuse de la population. Discuter des conditions de détention n'a pas pour objectif ici d'envisager la nécessité d'une réforme de la carcérale, mais d'appréhender ce qui fait de la prison ce qu'elle est dans la vie quotidienne : la punition par l'enfermement. Réfléchir à ce dont est faite la vie en prison, c'est se rendre compte à quel point ces conditions de vie sont déterminantes et ont une incidence sur les révoltes individuelles ou collectives, sur la présence ou l'absence de mutineries. Parler de la réalité de ce que fait l'enfermement à la vie, au temps qui passe, aux relations avec les codétenus à l'intérieur, avec les proches à l'extérieur, c'est à la fois comprendre le rôle et la place de l'enfermement dans le monde qui le produit, mais aussi comprendre son fonctionnement et ses codes, tenter d'appréhender comment y survivre, s'y organiser, comment maintenir le contact avec l'extérieur et, alors que l'enfermement judiciaire ou administratif ne cesse de se généraliser, c'est aussi se mettre en mesure d'y faire face. Cette discussion sera aussi une occasion de parler de l'actualité chaude des prisons françaises : grève des matons, révoltes de prisonniers, essor de la haute sécurité conjointement à la mise en place de ces mesures « alternatives » à l'enfermement qui, loin de diminuer le nombre de prisonniers, sont toujours là, en fait, pour enfermer autrement, de mieux en mieux, et de plus en plus.

« La prison existe parce qu'une société a besoin d'elle pour injecter la peur qui la maintient et je ne vois pas bien comment on pourrait s'attaquer à la prison sans en finir avec le monde qui la produit et en a besoin, et vice-versa. Je ne vois pas bien non plus à quoi peut servir de lutter pour des prisons « plus humaines », ou des « alternatives » à la prison quand le réel problème transcende si largement la simple

question de la prison et se retrouve dans tous les aspects de la société : le principe même de domination et d'autorité. Nous voulons recouvrer notre liberté, mais dehors non plus nous ne sommes pas libres. C'est parce que je suis pour la destruction des prisons que je suis révolutionnaire, c'est parce que je suis révolutionnaire que je suis pour la destruction des prisons.»

* Dont on pourra lire l'intégralité ici : <https://www.non-fides.fr/?Comme-un-chien-Enrage>

mardi 10 avril à 19h

Comprendre et critiquer l'école et son monde



Depuis qu'elle existe en tant qu'institution, l'école est au service de la bonne gestion des besoins de l'État et du capital. Elle qualifie quand il y a besoin de qualification, déqualifie quand il faut baisser le coût du travail, et toujours apprend l'obéissance et domestique la sauvagerie de l'enfance en faisant intégrer, que ce soit à coups de trique ou de pédagogies alternatives, la nécessité d'accepter ce monde et d'aspirer à y réussir. Elle est aussi le lieu où se rejoue toujours la possibilité de la révolte et du refus, elle est toujours forcément en crise, traversée de tensions et de contradictions inhérente à cette entreprise de gestion de l'ingérable. De la maternelle à l'université, ce qui s'y passe, les rapports qui y circulent, la manière dont adultes, enfants, adolescents y interagissent reflète cette fonction fondamentale. Si l'école d'hier a pu faire l'objet de critiques variées qui ont eu leur pertinence et ont été partiellement intégrées (donc désactivées) dans l'école d'aujourd'hui, celle d'aujourd'hui justement semble laisser bien démunis et impuissants ceux qui se rendent pourtant compte du désastre. On s'offusque de divers détails sans trouver le moyen de remettre en question, ni même simplement de décrire la réalité de ce qui s'y joue. Nous proposons d'ouvrir ce vaste chantier, de comprendre ce qui se joue à l'école en s'aidant de l'expérience de chacun (on y est tous passé, certains n'en sont jamais sortis ...), mais aussi en réfléchissant autour de divers extraits de documentaires ou de fictions, en particulier *Entre les murs* et *La journée de la jupe*, deux films qui, chacun à sa manière, donnent une certaine image de l'école, tout en proposant des points de vue critiquables sur ce qu'il s'y passe et ce qu'il faudrait en faire. Nous avons choisi ces films dans la perspective de critiquer leur démarche et d'ouvrir enfin un champ de réflexion pour une critique radicale de l'école, ce qu'il s'y passe, ce qu'elle produit et ce qui la produit.

samedi 21 avril à 17h

Eros + massacre
Yoshishige Yoshida, 1969

エロス + 虐殺



Eros + massacre relate la vie de Sakae Ōsugi, anarchiste japonais du début du siècle exécuté par l'État en 1923, et sa tentative de vivre "l'amour libre". Le film emprunte le point de vue d'un couple des années 60 qui, à travers son enquête sur une des compagnes d'Ōsugi (Itō Noe), va s'intéresser aux théories anarchistes sur l'amour libre, sur les rapports que leur concrétisation créent : jalousie, souffrance etc... La démarche de ce couple, s'intéresser à des expériences passées, en comprendre le contexte et en extraire la pertinence pour notre époque, fait écho à la notre. Nous tenterons d'ouvrir la discussion sur la liberté dans les rapports, le poids de l'idéologie qu'elle soit réactionnaire ou libertaire, puritaine ou amour-libriste. Ballotés entre toutes ces injonctions, en 1911 comme en 1960, comme aujourd'hui, femmes et hommes ont encore beaucoup à faire pour construire une intelligence en amour et en amitié et vivre pleinement leur sexualité sans carcans. Puisque le pouvoir est indissociable de la contrainte, nous chercherons aussi comment les participantes à *Seitō* ont défini le pouvoir de la société patriarcale sur les femmes et les propositions d'émancipation (refus du mariage de raison, accès à l'éducation et à l'avortement, reconnaissance de l'homosexualité...). Leurs points de vue et analyses, très hétérogènes, et parfois source de conflits politiques sérieux, seront également abordés. Ce film issu de la Nouvelle Vague Japonaise porte plusieurs axes de réflexions que l'on pourra développer dans le cadre de sa projection, comme la réflexion entamée sur "l'amour libre", la proposition féministe (du refus émancipatoire du mariage à travers l'union libre au "libre choix" en matière de sexualité) et les modalités de certaines de ses visions beaucoup plus contemporaines, mais que l'on peut déjà trouver dans *Seitō*, comme le refus du couple voire de l'amour, et le retour à des modalités de relations contractuelles présentées comme protectrices). Il nous faudra prendre en compte le parti-pris de la réalisation à propos de l'anarchisme, délaissant les luttes sociales bien présentes dans la vie des protagonistes eux-même pour se focaliser sur les rapports intimes et amoureux, parti-pris très perceptible dans la mise en scène du regard rétrospectif de ce couple des années 60.

Voir les suggestions de lectures complémentaires disponible sur le site de la bibliothèque

samedi 5 mai à 17h

À propos du documentaire « Ni Dieu, ni Maître, une histoire de l'anarchisme »

L'épisode d'Haymarket square

Il y a maintenant un peu moins d'un an était diffusé sur Arte le documentaire *Ni Dieu ni Maître – Une histoire de l'anarchisme* de Tancrède Ramonet. Dans une période de misère politique, alors que la main mise sur l'histoire des luttes et des mouvements révolutionnaire reste le dernier bastion auquel s'accroche le vieux Parti Communiste, ce documentaire qui se présente comme une « réhabilitation de l'anarchisme » a été accueilli plutôt positivement dans les milieux militants et institutionnels. En période de disette, tout n'est pas pour autant bon à prendre. S'il nous a semblé nécessaire de réaliser une lecture critique de cette « histoire de l'anarchisme » tout public, c'est d'abord pour ce que ce travail véhicule comme lecture identitaire de l'anarchisme, mais également parce que son optique est la réhabilitation de celui-ci dans le cadre de l'historiographie stalinienne à la française opérant ainsi la liquidation de ce qu'il peut en rester de subversif pour aujourd'hui. La vision de l'anarchisme qu'il défend participe activement à la déconstruction en cours de l'héritage révolutionnaire dans lequel on nous propose de venir piocher des figures quasi-mythologiques pour consolider une construction idéologique qui ne fait rien d'autre que valider le présent, et cette mythopoiésis en carton nous semble caractéristique d'un rapport au passé mais encore plus d'un rapport au présent désastreux. Il ne s'agit pas pour nous de défendre le pré-carré d'une quelconque identité anarchiste ou la pureté d'un courant philosophico-politique — d'ailleurs bien malmené en tant que tel par la perspective de vulgarisation de ce documentaire —, et c'est d'un point de vue révolutionnaire que nous avons commencé à y réfléchir. A travers cette réduction de l'anarchisme — comme on réduit une tête chez les Jivaro —, c'est la perspective révolutionnaire en elle-même qu'on travaille à liquider, quelle que soit la manière dont on peut la formuler et la concevoir. Déconstruire ce documentaire concerne donc tous les révolutionnaires qui n'acceptent pas de se laisser bercer et endormir dans cette époque qui voudrait faire de la révolution un souvenir du passé qui prend la poussière comme des castagnettes sur une cheminée et qu'on regarde de temps en temps avec nostalgie avant de la mettre au grenier quand on ne se souviendra même plus de quoi il s'agit. Réfléchir autour de ce que ce documentaire fait à la révolution, c'est une occasion à saisir pour réinsuffler de la vie au refus de ce monde, qui a une histoire dont l'anarchisme fait assurément partie. C'est œuvrer à la construction des bribes d'une autre histoire complexe, pleine de contradictions et riche de possibles multiples, la nôtre, et la reparcourir du point de vue d'un présent qui en a grand besoin. Il s'agit donc aussi de refuser les pratiques de muséification de l'histoire et de la praxis révolutionnaires à l'œuvre dans cette époque. C'est autour de ces thématiques que nous proposons de réfléchir ensemble le pour une session de travail publique afin de présenter le travail en cours, d'en discuter plus largement et d'envisager ensemble les perspectives à lui donner. On pourra également discuter, au travers des informations délivrées lors de la promotion des deux premières parties, du troisième volet du documentaire consacré à l'anarchisme d'aujourd'hui et intitulé *Les Réseaux de la colère*, actuellement en recherche d'un diffuseur.

samedi 19 mai à 17h

La Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires
Détroit 1967-1974

Nous proposons, dans la suite de la discussion sur les Black Panthers, et en partant de plusieurs documents dont le livre sorti récemment *Détroit : pas d'accord pour crever*, d'orienter la focale sur Détroit et La Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires. De la « Grande Rébellion », les émeutes de juillet 1967, au milieu des années 70, cette organisation a joué un rôle crucial dans le mouvement révolutionnaire. Créée dans l'objectif d'obtenir une représentation directe des ouvriers noirs dans les usines, la ligue portait des perspectives révolutionnaires qui allaient au delà du syndicalisme. Journaux tirés à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, mobilisation contre la guerre au Vietnam, dénonciation de crimes policiers, mais surtout organisation des travailleurs des usines d'automobile tenues par Général Motors, Chrysler, Ford etc... et lutte contre la machine syndicale de l'United Auto Workers, corrompue et raciste. Si leurs théories empreintes d'idéologie anti-impérialiste et marxiste-léniniste donnent assurément matière à critiques, il n'en reste pas moins que cette page de l'histoire du mouvement révolutionnaire a beaucoup à nous apprendre, notamment sur la lutte contre le racisme dans la lutte contre l'État et le Capital, et comment ces luttes se complètent, ne peuvent se comprendre séparément. La reparcourir sera l'occasion d'une remise en perspective de cette « question raciale » qu'on transpose allègrement et n'importe comment aujourd'hui, de mesurer les différences de contexte qui nous séparent de l'Amérique des années 60, et de voir comment, même dans ce cadre spécifique, les pratiques et les questions posées par la lutte menée par La Ligue des Travailleurs noirs révolutionnaires sont largement plus intéressantes que ce que les défenseurs d'une « lutte des races » voudraient en faire, à partir d'une lecture systémique en terme de « privilèges » et de « minorités ».

Projection *Finally got the news... vost, 57'* : ce film, réalisé à Detroit en 1970 par des militants révolutionnaires avec la coopération de la Ligue, est une présentation des activités et théories politiques de la Ligue des travailleurs noirs révolutionnaires ; outil de propagande didactique, mélangeant photos, interviews, analyses politiques, images prises à l'intérieur des usines, sur les piquets...